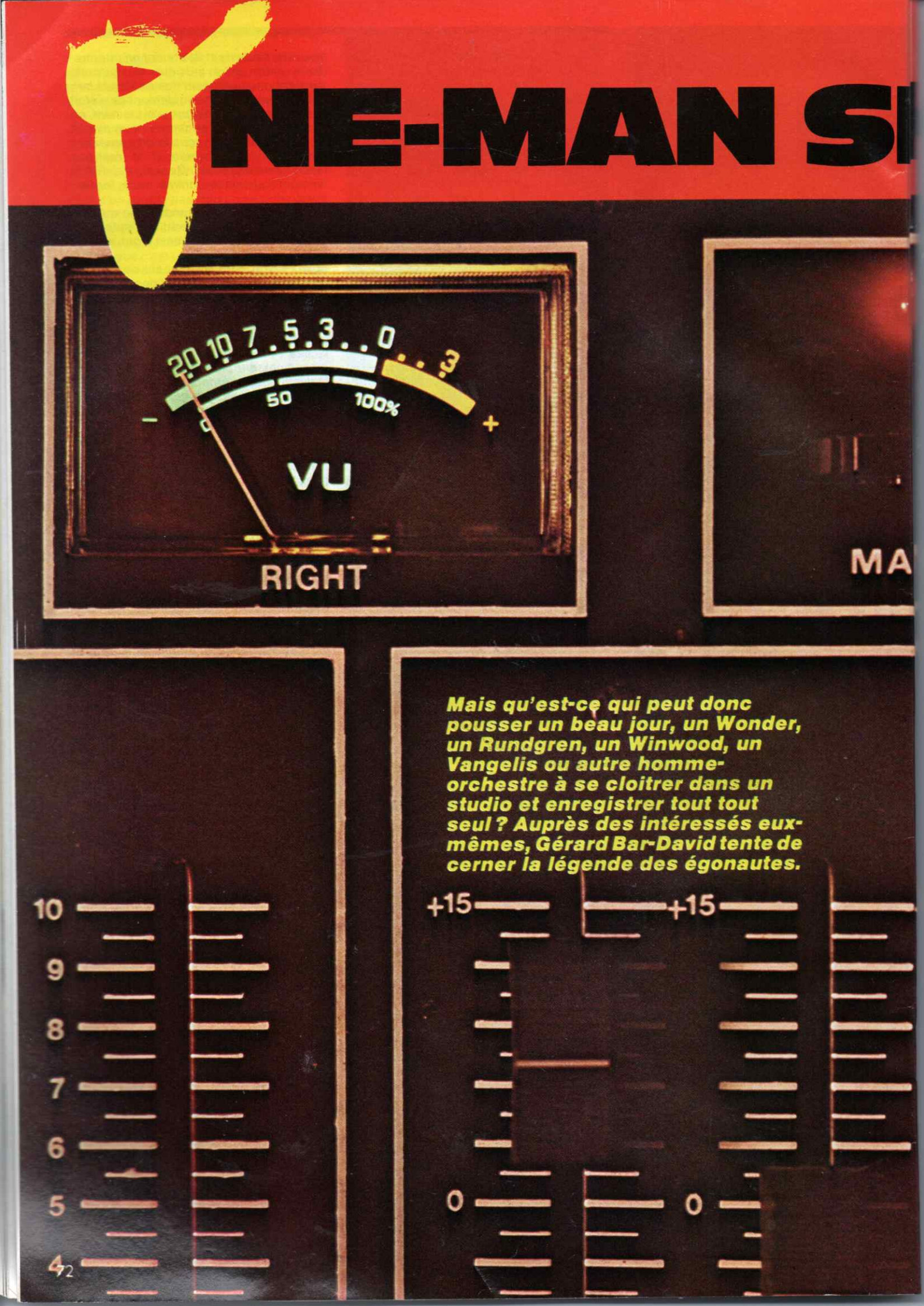
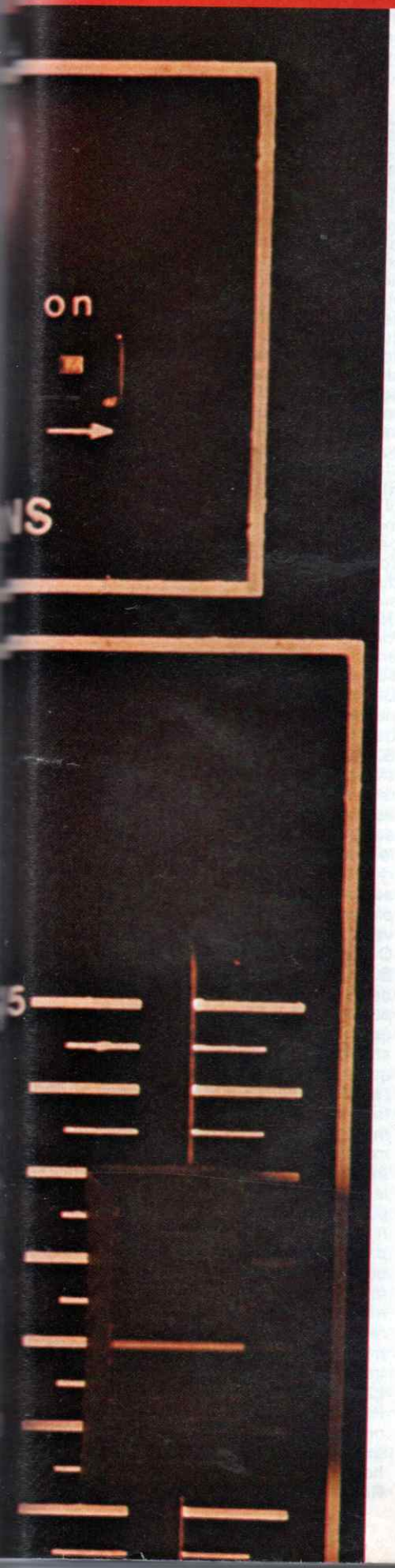
ONE-MAN SH



Mais qu'est-ce qui peut donc pousser un beau jour, un Wonder, un Rundgren, un Winwood, un Vangelis ou autre homme-orchestre à se cloitrer dans un studio et enregistrer tout tout seul ? Auprès des intéressés eux-mêmes, Gérard Bar-David tente de cerner la légende des égonautes.

HOWS



Dans le ciel étoilé de l'espace, un homo sapiens trace de son regard, sur l'écran de contrôle, la route qui mène jusqu'au bout de l'univers, là où il sait qu'il parviendra peut-être à dépasser sa propre folie. Depuis les vols Gémini, l'image du cosmonaute solitaire personnifie l'aventure moderne. Seul face à ses synthés, le musicien solo vit une aventure semblable. Son trip cérébral se projette sur la bande magnétique : l'égonaute voyage en lui-même par la musique. Seul dans son studio, il produit une composition cohérente et autonome. Le musicien égonaute est une unité créative à lui seul. Mais l'égonaute est-il véritablement seul du premier tour de magnéto jusqu'au scotch final ?

Comme la légende de ces égonautes m'intriguait furieusement, j'ai enfourché mon stylo volant pour tenter de les retrouver. Aux alentours de la constellation soul, il a croisé la route de Stevie Wonder et du petit Prince. Sur une planète de pain d'épices, il a rencontré Stevie Winwood et Paulo Mac Cartney. Et comme sa curiosité n'était pas encore assouvie, il a débusqué Todd Rundgren et Vangelis pour obtenir des aveux complets. Tous ces egonautes partagent un certain nombre de points communs, du feeling à l'utilisation du synthétiseur. En 81, « seul » ne se traduit plus par distanciation : certains égonautes brillent comme des soleils et dispensent une énergie que l'on dit positive...

Mon premier égonaute n'a pas encore le lot de célébrité de tous les autres, mais son espace musical laisse au fond des oreilles les mêmes réminiscences d'aventure, de dépaysement et de sentiment profond. Jean-Philippe Rykiel est un garçon long et blond. Son visage est souvent marqué d'un sourire tendre et candide, le sourire de vingt ans et de l'insouciance. Depuis sept ans que je le connais, j'ai pu voir évoluer sa musique et son univers de synthés dont les sons gorgés de feeling évoquent pour moi des successions d'images pastel et chaudes comme un lever de soleil. Jean-Philippe est aux antipodes des Klaus et des Schulze, de leur musique mécanique et réfrigérante comme un cadavre sans âme trop bien refroidi. Tout a commencé pour lui par sa rencontre avec un mini Moog et un vieux Revox. Par le jeu du re-recording, J.-P. apprit à se démultiplier pour bosser tout seul. Enregistrant une piste après l'autre, il peut ainsi juxtaposer un son de basse, une guitare, des violons, etc. pour créer un ensemble synthético harmonique et complètement humain.

Comme tous les égonautes, J.-P. se suffit à lui-même. Pourtant, il ne s'est jamais gêné pour faire quelques incursions sur les musi-planètes des autres : Tim Blake, Areski et Fontaine, Steve Hillage, Bloom, sans compter les jams fortuites avec Vangelis, Christian Boulé et ceux que ma mémoire n'a pas su raccrocher. Pour son premier LP, mon petit camarade a eu la chance d'échapper à l'insoutenable pression des devises et du temps qui règne dans les studios traditionnels. Tout comme Winwood, Vangelis, Phil Collins, il a choisi la solution du home studio. Le 24 pistes à domicile de J.-P. s'appelle le studio Ephémère. Poussez la lourde porte de la rue des Saints Pères, traversez la cour et c'est l'escalier juste à droite qui descend vers le sous-sol. J'ai retrouvé J.-P. dans son studio-appart, au milieu des claviers et autres instruments des temps nouveaux. On laisse ses chaussures dans l'entrée et on s'asseoit sur la moquette. On parle et on oublie le facteur temps. Des noms planent, d'autres s'étalent au fil de la conversation.

Moi, je suis dans mon trip « mecs qui font leurs disques tout seul ». Le premier de ces égonautes, c'est Stevie Wonder.

MUSIC OF MY MIND

Lorsqu'en 72 Wonder a réglé son compte, une bonne fois pour toutes, au Little Stevie, il a tenu à le faire en beauté. « Music of my Mind » est produit, écrit, composé et totalement joué par Stevie. Sans le synthétiseur, cette prouesse aurait été vaine. Grâce à Wonder, on sait qu'il est possible de réussir un disque de synthé qui ne soit pas comme les disques de synthé, broyeur de sensibilités. La soul de Wonder est peut-être fabriquée à partir de circuits électroniques, elle reste, en tout cas, fidèle à son sens littéral. Dans ses LP suivants, Wonder s'accompagne de musiciens; peu importe, puisqu'il a su nous prouver ses talents d'égonaute. Au détour d'une conférence de presse parisienne, j'ai rencontré le Master Blaster...

Comment t'es-tu branché sur les synthés ?

Stevie Wonder : *J'ai entendu le premier disque de Walter Carlos, « Switch on Bach », et j'ai vraiment eu envie de lui dire deux mots...*

(Carlos, pour les besoins du film de Kubrick, « Orange Mécanique », a refait le portrait de la 9e Symphonie de Beethoven et de l'ouverture de Guillaume Tell. Après son passage sur le billard et un rapide changement d'état civil, Walter Carlos est devenu Wendy Carlos. *Elle* a composé la musique du film « Shining ».)

Ensuite tu as commencé à l'utiliser ?

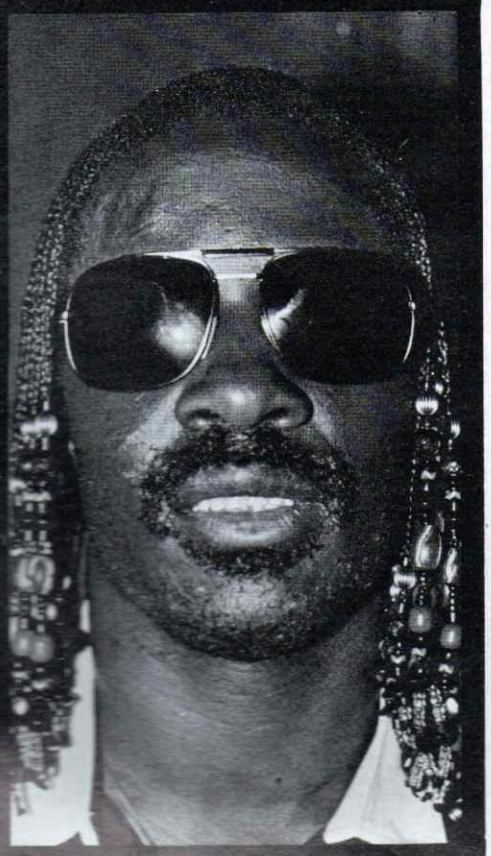
S.W. : *De plus en plus. Par exemple, j'étais incapable de jouer de la basse; avec mon synthé, je pouvais m'en tirer parce que j'étais capable de re-créer n'importe quel son. Mais n'importe quel son ne veut pas dire n'importe quoi. Tout comme le son des instruments n'est qu'un son synthétique des sons de la Terre, le synthé est une osmose du son de la Terre, du son synthétique et de celui des instruments.*

Selon toi, les synthés ont-ils le feeling ?

S.W. : *Je crois que les synthétiseurs n'ont pas la capacité... ou, en tout cas, ils commencent juste à l'avoir, de l'expression qui permet le choix, comme sur un piano, entre jouer fort et doucement. En fait, c'est surtout ce que toi tu es capable d'y mettre qui*

« Le synthé est une osmose du son de la terre, du son synthétique et de celui des instruments. »

Stevie Wonder



importe lorsque tu joues. Tu dois aussi être capable d'utiliser au maximum les possibilités qui s'offrent à toi, au lieu de simplement te laisser aller vers elles.

Que penses-tu des autres musiciens qui pratiquent, comme toi, le « One man show »... Prince, par exemple ?

S.W. : *J'aime bien ce qu'il fait... il est très jeune, je crois. Mais... heu... ses textes sont un peu... osés.*

Pauvre petit Prince ! A vingt ans, il en est à son second LP complètement solo et produit par lui-même. Si l'on fait abstraction de ses textes pornos et sado-masos, sa musique ne manque pas de dynamique, à mi-chemin entre le rock et le funk, on prend vraiment plaisir à l'écouter. Après son concert de Juin au Palace, j'ai vaguement et surtout vainement tenté de lui extirper quelques mots. Pour une fois que je pouvais interviewer un mec plus petit et malingre que moi, je pensais m'en donner à cœur joie. Tu parles ! Prince est complètement givré et traumatisé.

« *Je n'ai jamais eu d'enfance* », m'a-t-il dit de sa toute petite voix. Moulé dans son slip de cuir noir, Prince est devenu *Le* symbole sexuel des pédés américains. Avec des textes qui nous racontent les joies de l'inceste, de l'obsession sexuelle et du fist-fucking, Prince s'est fait un personnage dérangeant. Dans un créneau somme toute assez proche, j'aime encore mieux ça que les Village People. Lorsque je lui ai demandé ce qu'il pensait de Wonder, il s'est carrément levé et m'a montré ses jolies petites fesses. Ce fut l'interview la plus courte que j'ai jamais pratiquée. Tant pis ! Heureusement que Stevie était plus loquace...

Vas-tu travailler à nouveau avec d'autres gens, comme tu l'as fait avec Michael Jackson ?

S.W. : *J'ai déjà refait quelque chose avec Michael. J'ai surtout travaillé avec quelqu'un que j'adore, Paul Mc Cartney. Je suis parti à Montserrat, une petite île ensoleillée, pour participer à son nouvel album.*

A quoi cela ressemble-t-il ?

S.W. : *Ah ah... ça n'est pas moi qui vais te le dire...*

Et Wonder d'éclater d'un gigantesque rire. Ainsi, parfois, il arrive que les égonautes se rencontrent.

Paul Mc Cartney, Paulo pour les intimes, a produit deux LP solos et demi. D'abord son album de 70, « Mc Cartney », juste après le split des Scarabées et « Mc Cartney II », sorti l'an passé, soit dix ans après le premier. Et le demi, me direz-vous ? Le demi, c'est le « Band on the run » de Wings, sorti début 74, où Paulo pratique à peu près tous les instruments avec la complicité de l'éternelle Linda et, surtout, celle de Denny Laine. Enregistré à Lagos (Nigéria), c'est surtout un des albums de Paulo qui me touche le plus. Quant à « Mc Cartney II », si moi je le trouve plutôt décevant et assez mièvre, Paulo, de son côté, semble émettre un avis contraire :

Paul Mc Cartney : *Après « Back to the Egg », j'avais vraiment besoin de changer d'air musical. Je me suis enfermé dans mon cottage du Sussex et j'ai loué une machine Studer à 16 pistes. J'ai branché un micro directement sur le magnéto sans utiliser de console, ce qui me permettait de travailler complètement en solitaire. A aucun moment je n'ai vraiment essayé de faire un disque ; à l'origine, c'était vraiment pour m'amuser. J'ai d'abord mis en boîte les instrumentaux comme « Front Parlor » en utilisant, par exemple, la cuisine comme chambre d'écho naturelle. C'est à ce moment que je me suis vraiment branché sur le synthétiseur, et maintenant, je crois bien que je suis devenu accro' !*

Si, comme il le prétend, Paulo n'est pas dérangé par le succès, avec « Mc Cartney II », il n'a pas couru grand risque. Malgré sa voix capable de nous faire avaler n'importe quoi, ce solo LP nous laisse totalement sur notre faim. Comme Stevie nous l'a confié, le prochain LP du Mac enregistré sur une petite île doit sortir début 82. Il compte une ribambelle de guests : Wonder, bien sûr, mais aussi Ringo, ce ring' d'Harrison, Stanley Clarke et Carl Perkins. A suivre...

LA DERNIÈRE DROGUE

Dans cette galerie des égonautes, on trouve un autre self made claviers, l'autre Stevie W., alias Steve Winwood. Son premier LP après la période Traffic, « Steve Winwood » comptait déjà quelques tracks solitaires. Avec « Arc of a Diver », Stevie signe un album solo aux frontières du magique. Depuis sa sortie en janvier dernier, « Arc of... » a rarement quitté les abords directs de ma platine. Disque de chevet ? Et pourquoi pas ; tout comme Wonder, Winwood donne à ses claviers une dynamique complètement sensuelle, qui me touche jusqu'au plus profond de mon amplificateur cardiaque. J'avais eu la chance de rencontrer Winwood l'hiver dernier. Flashback, la scène se projette dans la grande maison blanche d'Island Records, à Londres...

Steve Winwood : *J'ai beaucoup appris au fil des années sur l'art de l'enregistrement, mais j'y ai vraiment passé du temps. Si les groupes expérimentent avant tout l'art de se tenir sur une scène, leur apprentissage du monde du studio reste souvent trop superficiel. C'est une technique différente qu'ils méconnaissent trop souvent. Moi, lorsque j'ai commencé, à 17 ans, c'était encore pire, heureusement depuis, je me suis rattrapé.*

Crois-tu que, sans le synthé, tu serais parvenu à un résultat aussi satisfaisant que « Arc of... » ?

S.Ww. : *Pour quelqu'un comme moi, un clavier à l'origine qui n'a jamais eu une technique piano très poussée, le synthé est vraiment l'instrument idéal. C'est tout autre chose que le piano, voilà pourquoi les techniciens piano comme Elton ou Gary Brooker se plantent lorsqu'ils s'essaient au synthétiseur. C'est un instrument complètement neuf, mais on l'utilise trop souvent comme un simple gadget.*

Où as-tu enregistré ton LP ?

S.Ww. : *A la maison, dans ma ferme, près de Gloucester, je me suis installé mon propre studio 24 pistes. Même si techniquement, il n'est pas génial — comparé aux studios commerciaux de Londres, ça n'est qu'un jouet —, c'est la seule solution que j'ai pu trouver pour être tranquille et faire tous les instruments de mon disque selon mon propre rythme. Dans les studios commerciaux, la pression de l'argent se fait trop sentir. Je n'avais, de toute façon, pas les moyens de payer plus de 400 dollars par jour pendant tout ce temps. Il faut être fou aujourd'hui pour payer une somme pareille. C'est aussi une formule qui ne me correspond plus : lorsque l'on décide de faire un album tout seul, il faut, dans le même temps, prévoir une forte marge d'erreur. Seule la solution du studio à domicile permet de se planter et d'apprendre à utiliser ses erreurs pour recommencer quelque chose d'encore plus abouti.*

Pour son prochain LP, Stevie va abandonner la formule en solitaire pour monter un groupe. Après avoir bossé plus de huit heures par jour, six fois sur sept, notre Robinson du 24 pistes est à la recherche

de ses Vendredis. Comme Paulo, ses expériences solo se situent à la charnière d'une rupture avec un groupe, Traffic en l'occurrence. One man show de transition ? Quoi qu'il advienne, Stevie ne pourra jamais plus être un simple maillon de la chaîne musicale. La solitude est peut-être la dernière drogue à laquelle il se soit adonné (puisqu'il m'a confié avoir arrêté toutes les autres), c'est en tout cas une défonce qui marque : même avec d'autres musiciens, le LP qu'il enregistrera cet hiver ne sera jamais un nouvel album de Traffic : c'est la leçon que Steve tire de son ego-trip.

Au club des égonautes, Todd Rundgren s'est affirmé comme l'un des plus complets. Même après la formation d'Utopia, le premier groupe de rock à voyager dans le temps, Todd s'est toujours laissé le loisir de se consacrer à des albums solos. Et avec Rundgren, solo signifie toujours seul au sens strict du mot : en dehors d'un assistant qui fait démarrer ses magnétos, il n'y a jamais personne d'autre que lui dans la cage insonorisée du studio. Depuis « Runt » (1970), Todd a su prouver que solitaire ne voulait surtout pas dire monolithique : si son style est quasi automatiquement identifiable, il n'en reste pas moins complètement riche et surtout varié. Todd et ses ballades sentimentales et torturées de « Something/Anything », Todd, le magicien de « A Wizard, A True Star », Todd, le clone parfait de « Faithfull », autant de personnages dont il se joue pour mieux nous entraîner dans ses différents univers. C'est un peu comme ces poupées russes qui s'emboîtent parfaitement les unes dans les autres sans jamais avoir la même expression peinte sur le visage. Rundgren est un artiste complet, mais il est aussi un véritable pilier de studio : dans une existence antérieure, peut-être dans une autre dimension, il a dû naître sous les traits d'un 24 pistes. Son utilisation du studio ressemble fort à la palette d'un peintre. Les effets se mélangent comme des couleurs subtiles, mais le résultat final est toujours parfaitement identifiable, peut-être parce qu'il sait investir complètement dans tout ce qu'il touche. Comme le Midas de l'antiquité et la transmutation. Pourtant, malgré tous les cultes dont il peut être l'objet, Todd n'a jamais fracassé les chiffres de vente d'albums, je crois bien qu'il est trop sincère pour faire un « meilleur vendeur ». Mais si Todd artiste solo a tout le loisir de pouvoir s'exprimer, c'est grâce aux dollars que ramasse Todd producteur. Lorsque je l'ai rencontré à New-York, il m'a d'ailleurs avoué avec beaucoup de franchise :

Todd Rundgren : *Je n'arrête pas de payer les factures du studio, plus de 40 000 dollars par mois. Alors de temps à autres, je produis un disque ou deux pour pouvoir payer l'addition.*

Tu enregistres toujours au même endroit ?

T.R. : *Oui, j'ai installé un studio dans un hangar au fond du jardin, dans ma maison de Bearsville, dans l'Etat de New-York. C'est vraiment la seule solution qui me permette de travailler comme je l'entends. Si j'ai une idée au milieu de la nuit, je fonce de suite au studio pour la mettre en pratique : si on ne fait pas les choses dans l'instant, elles finissent par se dénaturer et perdre leur sens profond. Si tu dois jouer quelque chose qui te trotte dans la tête depuis trop longtemps, c'est comme lorsque tu manges une pizza surgelée...*

Donc, tu ne débarques jamais en studio avec un LP prêt à enregistrer ?

T.R. : *Jamais... disons pratiquement jamais. J'invente mes sons et mes thèmes directement en studio, c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour conserver une certaine spontanéité.*

La toute dernière fois que j'ai aperçu Todd, c'était au Palace, à Paris, pour le concert d'un autre solitaire phonographique : Prince. Todd avait profité de son séjour de producteur à Londres avec les Moondogs pour faire un saut à Paris. On raconte que, lorsqu'il est monté au sommet de notre bonne vieille Tour Eiffel, Todd a eu la peur de sa vie, comme quoi le statut de star et le vertige ne sont pas vraiment incompatibles !

Dans le backstage du Palladium NY, Todd m'avait confié le dégoût profond que lui inspirait Beaubourg et le rêve secret qu'il caressait : la destruction pure et simple de l'objet. Todd parlait bien sûr du Centre Pont Pidou et non de son évocation stéréophonico-urbaine by Vangelis O Papathanassiou, alias Vangelis (celui qui porte la bonne nouvelle), appelons-le simplement Mister V...

NÉMO

Après Todd, encore un forcené du recording en solitaire : Mister V a déjà enregistré 10 LP solo et il ne semble pas près de s'arrêter en si bonne autoroute. Depuis « 666 » et sa Deux-Chevaux qui percute un mur de brique (symbolisant la destruction du joujou Aphrodite's Child par son cerveau), Vangelis a sauté le pas des stades successifs. La période Rossif et ses longues plaintes musicales, la période « Albedo » et le côté spatial, la période « Beaubourg » et sa récupération comme chair à jingle, etc. Vangelis seul, ou en duo avec Irène « Infini » Papas ou Jon Anderson, s'est toujours tiré juste à temps des créations trop rangées. S'il n'a pas, au niveau créatif, autant de diversité que Todd, V pratique, par contre, comme lui, l'alternance LP solo/LP groupe ou groupe de création. Enfin, dernier parallèle avec Todd, V avoue aussi qu'il ne peut pas se passer d'un assistant lorsqu'il enregistre. La solitude des égonautes ne serait-elle qu'une simple légende ? Pour en savoir juste un peu plus, je suis allé gratter à la porte du pied à terre parisien de Vangélis... Tu n'es jamais réellement seul dans ton studio ; en fait, il y a toujours un assistant avec toi ?

Vangelis (aux frontières du mystique) : *J'ai toujours un assistant parce qu'il faut bien que quelqu'un m'aide : l'homme ne peut pas tout faire seul. Il ne peut pas non plus se dédoubler. Au moment où moi je suis en train de jouer, il faut que quelqu'un pousse le bouton du magnéto et fasse un peu attention aux VU-mètres.*

Et la télécommande ?

V : *Ça c'est possible de le faire, mais ça ne me gêne pas d'avoir un assistant. Dans le fond, c'est même plus facile. Surtout pour opérer avec les magnétos parce que tu perds beaucoup de temps.*

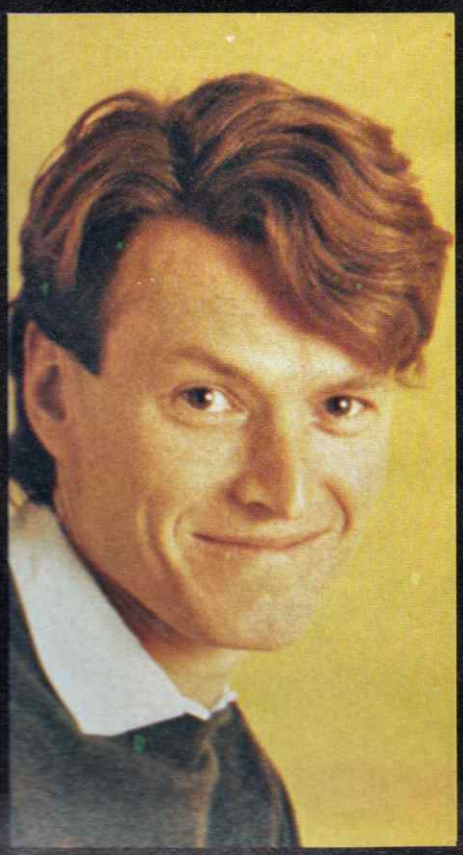
(Parenthèse technique : depuis l'interview de Vangelis, j'ai visité le studio Family Sound à Paris, là où Higelin a enregistré (entre autres) « La bande du Rex ». A Family, on a résolu le problème de manipulation des machines posé par Vangelis. Un cerveau électronique relié à la console et au magnéto programme et analyse chaque piste enregistrée. Cela supprime complètement toute la manipulation des aller-retours pour repérer exactement le morceau de bande à réenregistrer. Avec le computer, il suffit d'appuyer sur un bouton

« Si j'ai une idée au milieu de la nuit, je fonce de suite au studio pour la mettre en pratique : si tu dois jouer quelque chose qui te trotte dans la tête depuis trop longtemps, c'est comme si tu manges une pizza surgelée. »

Todd Rundgren

« Lorsque l'on décide de faire un album tout seul, il faut dans le même temps prévoir une forte marge d'erreur. »

Steve Winwood



et youpee, la machine s'arrête aussi sec qu'un beauf' en R Poire face à un représentant de l'ordre. Voilà qui rajoute une agréable pincée de suspense dans notre trip chez les égonautes et la solitude va rebondir à nouveau sur le tapis vert.)

Ta musique a souvent servi de toile de fond sonore à des films, comment travailles-tu ?

V : *Avant tout, je vais voir le film et je rencontre le metteur en scène pour discuter avec lui. Après, c'est au feeling : c'est le plus important. Le reste, ça n'est que de la spéculation. La technique, c'est important, mais utilisée pour servir le feeling. Il faut sentir la chose sans romantiser* (sic), *sans la transformer en quelque chose de trop cérébral pour finir par l'avoir en soi.*

Est-ce que la solitude permet de mieux faire exploser ce feeling ? Avec un groupe n'es-tu pas, de toute façon, tributaire de la personnalité des autres ?

V : *Je crois qu'en effet la meilleure façon de créer, c'est dans la solitude. Mais il y a dans certaines créations un travail collectif, j'en ai fait aussi l'expérience. En fait, chacun de nous, chaque individu peut être un créateur.*

Everybody's a star ?

V : *Qu'est-ce que ça veut dire star, ça n'est qu'une valeur sociale. Star est le phénomène qui démontre l'existence d'une insécurité collective et elle passe par l'admiration de quelqu'un à qui on colle un sticker « star » pour justifier certaines choses. Ça devient une valeur commerciale : on y trouve à vendre et à acheter.*

On devrait donc écrire $-t-a-r !

V : *Exactement.*

Et si on parlait un peu de Némo (le home studio de Vangelis). Comment va-t-il ?

V : *Ah* (rires) *il va bien. Némo, il se bat contre le commerce. Bien sûr, il en a besoin pour vivre, mais il est conscient que là n'est pas sa seule raison d'exister. Il utilise le business pour survivre. Némo est extrêmement fidèle, mais moi je lui suis fidèle aussi.*

Et ton petit séjour à Davout pour le disque avec Jon ?

V : *Ça c'est autre chose, c'est un travail avec quelqu'un d'autre. On s'est retrouvé à Paris avec Jon et comme nous avions chacun du temps libre, ça nous a donné envie de faire quelque chose ensemble. En tout, nous avons passé quatre jours au studio Davout, mais c'est vraiment exceptionnel. Et puis, c'est juste la première fois.*

Donc Némo ne va pas trop t'en vouloir ?

V : *Non, non... au contraire puisqu'on a fini le disque là-bas.*

A quoi ressemble-t-il physiquement ?

V : *Physiquement... il est pas mal : c'est un bel animal à 24 pistes, avec beaucoup de claviers et des percussions dans tous les coins. Némo est assez grand, il n'a rien d'un studio conventionnel.*

Qu'est-ce que Némo a de plus qu'un studio traditionnel ?

V : *Ce qu'il a de plus ? Il est tranquille, il a l'âme, tu vois. Et surtout, il n'a pas ce réflexe : faire de l'argent.*

Tu veux dire qu'il ne regarde jamais sa montre ?

V : *Non, parce qu'il n'a pas de montre. Mais c'est très à l'aise, on peut se mettre comme dans un appartement. En plus, c'est en plein centre de Londres, à Marble Arch, juste en face du Park.*

Tu le connais depuis longtemps ?

V : *Ouais, depuis 1975 exactement, lorsque je l'ai conçu pour être enfin indépendant. Mon premier album à Némo, c'était « Heaven and Hell » et, depuis cette date, on est comme des amis intimes. J'ai d'ailleurs enregistré des bandes là-bas avec Jean-Philippe Rykiel. J'aime vraiment ce qu'il fait, il a l'art de cultiver une certaine beauté. Je n'ai pas encore écouté son disque. Mais même s'il le rate, ça n'est pas grave, on ne peut pas juger quelqu'un sur un premier disque. De toute façon, il a vraiment du génie et une sensibilité fantastique.*

Et bientôt je vois Mister V s'estomper de mon champ de vision. Back to the Egg comme dirait Paulo, je suis de retour sur terre ou, plus exactement, sur l'une des infimes pièces qui constituent le puzzle terrestre. Et cette pièce n'est autre que l'Ephémère studio...

BESOIN DE PERSONNE

Qu'est-ce qu'on ressent lorsqu'on est seul au fond du studio ?

Jean-Philippe Rykiel : *Tu sais bien que, pour moi, c'est une situation tout à fait normale. Depuis que j'ai 13 ans, je m'amuse à faire du re-re et c'est un truc avec lequel je vis complètement. Si je fais un disque tout seul, c'est que pour jouer de la musique électronique, je n'ai besoin de personne.*

Tu as quand même un ingénieur du son avec toi ?

J.P.R. : *Bien sûr et c'est très important. C'est aussi très difficile parce qu'un bon ingénieur doit se mettre totalement au service du mec qu'il enregistre. Dans le cas d'un disque solo, c'est encore plus sensible, l'ingénieur doit parvenir à mettre son propre ego de côté, tout en faisant profiter le musicien de son expérience technique.*

Donc la solitude des égonautes, c'est du bidon ?

J.P.R. : *En théorie, je crois que ce serait techniquement possible, mais en fait, je voudrais bien savoir s'il y a au monde une seule personne qui ait fait son LP d'un bout à l'autre toute seule, qui s'est occupée du tas de paperasses, parce que ça fait aussi partie d'un disque, qui s'est occupée de l'enregistrement, de la mise en état du matériel et de tout le côté technique y compris le réglage des magnétos... Il y a toujours sur la pochette le nom d'un assistant. Il y a aussi les crédits, les remerciements qui prouvent bien que le mec n'est jamais complètement seul. Tu n'es pas tout seul dans la vie, comment voudrais-tu être seul pour faire un disque. Seul, en fait, ça veut dire seul face à ta propre censure.*

Tu es très jeune et tu es aussi non-voyant, ça fait partie de ton capital expériences. Tu ne crains pas certaines réactions ?

J.P.R. : *Les gens ont depuis toujours cette espèce de tradition de pitié, mais heureusement que Stevie Wonder et Ray Charles sont passés par là pour remettre tout ça en place.*

Tu as utilisé un genre d'engin bizarre sur ton LP ?

J.P.R. : *Le sequenceur polyphonique ? Il permet d'enregistrer un nombre de notes très important et, en plus, un nombre de notes sur plusieurs canaux, donc il enregistre en fait des accords au lieu de se contenter d'enregistrer une seule note pour la rejouer ensuite. Celui-là, il est fabriqué en France par une petite boîte, MDB. Il y a aussi le Fairlite utilisé par Rupert Hine...*

Le LP de Jean-Philippe n'a pas encore de titre et, à l'heure où j'écris ces bafouilles, lui doit être en Angleterre, au Ridge Farm studio, pour le mixage. Je crois bien qu'il est en train de vivre une super aventure : enregistrer son premier disque tout seul chez soi, c'est mieux que se projeter dans

la tête « 2001 Odyssée de l'Espace ». L'espace justement est peuplé de planètes d'égonautes que je n'ai pas eu le temps d'aller visiter. Voici donc « Et pour quelques égonautes de plus » ou « Vous allez voir, je suis sûr que je vais en oublier ». Comme chez Madame Tussaud, ils vont défiler face à vous...

Mike Oldfield, l'homme qui restera pour toujours celui des cloches tubulaires de l'« Exorcist ». Premier artiste à figurer sur le catalogue Virgin en l'an de grâce 1973. Mike a beau être un lonesome musicos, il est aussi fidèle puisqu'à ce jour, soit huit ans et huit LP après, il figure sur le même label. Pour de plus amples renseignements, je vous engage à vous référer à sa compilation « Episodes » qui vient juste d'être éditée phonographiquement.

Giorgio « Musicland » Moroder ne s'est pas contenté de produire les Sparks et Donna Summer, puisque l'espace de deux ou trois LP, il s'est déguisé en égonaute. Le plus marrant du lot, c'est « From Here to Eternity », mais Giorgio est loin d'être aussi sexy que la Donna...

Dans le rayon des vieux égonautes, on peut citer Jon Anderson, Rick Wakeman et ses délires à remonter le temps... ou à le démonter au point de le rendre fort ennuyeux. Ce personnage réussit le tour de force de concilier sa position solitaire et une pompe digne de la galerie des glaces un soir de boum.

Pour Klaus Schulze, votre grand frère sera plus à même de vous en parler que moi because je n'ai jamais tenu une grande face entière. Tim Blake, par contre, je ne détestais pas, mais je crois que c'est surtout à cause du personnage qui avait tout le temps l'air de s'être échappé d'une BD de Druillet. Sa musique très séquencée pouvait parfois mener à d'agréables surprises. Tim semble aujourd'hui avoir rejoint les rangs d'Hawkwind.

Tangerine Dream et ses nombreux échappés comme Edgar Froese ou Peter Baumann sont déjà entrés dans l'histoire, donc pas la peine de les réveiller.

Matthew Fisher, l'ex-claviers de Procol Harum, est un demi-égonaute puisqu'il joue presque de tout sur ses albums solos à l'exception de la basse et de la batterie. Son petit dernier est un peu poussiéreux : « Strange Days » a tout le charme discret du rétro britannique.

Heureusement qu'il arrive toujours des membres nouveaux dans ce club de solitaires. Il y a Rupert Hine, bien sûr, dont on a parlé il n'y a pas si longtemps, Nash the Slash, ce violoniste fou qui se cache derrière des bandelettes style « L'Homme Invisible ». Nash fait quelques folles reprises et signe d'un L qui veut dire loufoque. Il se produit aussi tout seul sur scène et il paraît que c'est vraiment un spectacle de le voir s'agiter derrière une barricade de claviers armé de son violon électrifié.

On peut aussi citer l'ex-guitariste de Be Bop Deluxe, Bill Nelson, dont le « Quit Dreaming and Get on the Bean » solitaire tourne sur ma platine. Drôle de bonhomme et drôle de musique. La planète Nelson est un endroit bien torturé où les synthés fleurissent exclusivement dans un humus de réverb et d'écho.

Dans l'Hexagone survivent des spécimens d'égonautes comme Richard Pinhas ou Vidéo Liszt. Si vous faites vos courses au Prisunic, vous connaissez donc Jarre Jean-Michel et ses célèbres piles de disques près des caissières entre les Bounty et les conserves d'aliments pour chats. One man show emballé sous vide, la musique de Jarre n'est pas désagréable à consommer, elle est seulement sans saveur. Plus intéressante, par contre, et surtout bien plus novatrice, est l'œuvre de Charles De Goal. « Algorythmes » nous permet de goûter aux fruits d'une new-wave synthétique et torturée qui dérange et qui se bouge bien.

* * *

Je retire le casque stéréo qui ne m'a pas quitté tout au long de cette course sans fin à la recherche des égonautes. Rêve ou réalité ? Légende ou utopie, le trip de l'homme seul en voyage dans sa musique se projette sur une poussière d'étoiles. Ils vivent une aventure cérébrale qui, bien souvent, n'est qu'un des nombreux stades de leur vie mouvementée de créateur. Les égonautes ont appris à dessiner seuls les fresques sonores qui nous enchantent ou qui nous rasent. C'est une sorte d'expression totale, et pour la plupart de ceux que je voulais rencontrer, une expression pleine de sensibilité aux antipodes de la solitude glacée. Comme Ulysse après son Odyssée, l'égonaute finit toujours par rentrer à bon port, quel que soit le port, pour trouver quelqu'un qui parvienne un peu à lui faire oublier son ego. Mais d'autres viendront et perpétueront la légende...

Gérard « *Bavard* » DAVID

« Je crois que la meilleure façon de créer, c'est dans la solitude. »

Vangelis

14ème année — N° 160 — Novembre 1981 — Mensuel — 9 F — 70 FB — 4,5 FS — Canada $ 1,50

BEST 160

POSTERS : SAXON/SPRINGSTEEN

RADIO CLASH SUR PARIS

interviews: GENESIS LAVILLIERS

Joe Strummer et Paul Simonon

M 1186 — 160 — 9 F